

ALETHEIA

Ecole Saint Jean

REVUE
DE FORMATION
PHILOSOPHIQUE
THEOLOGIQUE
& SPIRITUELLE

Paraît deux fois l'an. N° 6 Décembre 1994

ALETHEIA

Ecole Saint Jean

SOMMAIRE

■ Editorial	7
■ Philosophie et Théologie de l'espérance	
Regard philosophique sur l'espérance	9
<i>Frère Denis</i>	
L'espérance dans la pensée de saint Thomas d'Aquin	27
<i>Frère François</i>	
■ Vita, Dulcedo et Spes nostra	47
<i>Frère Marie-Dominique Philippe, o.p.</i>	
■ L'espérance et les idéologies	
L'angoisse de Descartes à Sartre	73
<i>Frère Thomas</i>	
Quelle espérance pour un positiviste ?	81
<i>Frère François-Frédéric</i>	
■ Au ciel, avec le Christ, l'aussitôt de la vision béatifique et l'espérance de la résurrection, la réponse de saint Thomas à saint Bernard	89
<i>Une sœur étudiante</i>	
■ Souffrance, gémissements et glorification (<i>Rm 8, 18-27</i>)	115
<i>Frère Irénée</i>	
■ Commentaire de l'Évangile de saint Jean	125
<i>Frère Marie-Dominique Philippe, o.p.</i>	
■ Notes de lecture	133
- La cité de l'homme	
- Après Galilée - Le principe anthropique	
- L'origine et la date des évangiles	
- Ce Dieu qui passe par des hommes	

Vita, Dulcedo et Spes nostra

FR. M.-D. PHILIPPE, O.P.

On sait ce que dit Péguy de l'espérance, en faisant parler Dieu lui-même :

« La foi ça ne m'étonne pas [...] Pour ne pas me voir vraiment il faudrait que ces pauvres gens fussent aveugles.
[...] La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas.
[...] Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance.
Et je n'en reviens pas »¹.

Il y a là quelque chose de profondément vrai : la foi, on comprend très bien : Dieu est tellement au-dessus de notre intelligence ! Et un enfant croit naturellement à son père, à sa mère... Jusqu'à quel âge ? Il faudrait y réfléchir. Ce qui est sûr, c'est que du point de vue psychologique, nous avons tous cru sans aucune difficulté. L'amour, c'est encore plus simple : on aime sa mère instinctivement, on aime son père (sauf quand il vous corrige trop). Mais l'espérance... Psychologiquement, l'espérance est une chose étonnante, très difficile à préciser, parce que ce n'est pas simple. Le traité de la foi chez saint Thomas est magnifique ; le traité de la charité est sublime, on voit bien les analogies ; mais quand il s'agit de l'espérance, c'est plus difficile.

ESPÉRANCE ET FIDÉLITÉ

Espérer, c'est désirer : il y a un désir dans toute espérance ; et pour Catherine de Sienne, le désir, le « désir infini »², est ce qu'il y a de plus grand dans notre vie, et ce qui intéresse le plus Dieu (Catherine de

1. « Le porche du mystère de la deuxième vertu », in *Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard 1975, pp. 531-535.

2. Cf. *Dialogue* I, ch. 2.

Si elle le sait, parce qu'elle est une âme de feu et de désir), et c'est très vrai. L'espérance met en nous un désir qui fait qu'on ne peut jamais s'arrêter ; on n'a pas de lieu où reposer la tête ³, car dans ce désir, dans cette espérance, on ne peut s'arrêter qu'en Dieu, on ne peut s'arrêter que dans un amour divin, auprès du cœur de Jésus. Il y a donc un grand désir d'un bien qu'on n'a pas encore mais vers lequel on tend, et toutes nos forces sont mobilisées pour acquérir ce bien. C'est déjà vrai de l'espoir au niveau humain, et c'est encore plus vrai de l'espoir surnaturel, de l'espérance, qui est le désir, la soif d'un bien promis par Dieu. L'espérance porte toujours sur une promesse, qui peut être lointaine mais qui est la promesse d'un bien qui sera notre bonheur, d'un bien qui nous comblera, d'un bien qui sera tout pour nous : la vision béatifique ⁴. L'espérance regarde directement et immédiatement le bonheur qui nous sera donné du fait que nous vivrons le même bonheur que Dieu — pas un bonheur de classe inférieure, pas le bonheur de la créature, mais le bonheur de l'enfant de Dieu. C'est cela qui nous donne, d'une façon très forte, le sens de notre vie divine puisqu'un jour nous aurons la même vie que Dieu, substantiellement la même vie, puisque nous le verrons tel qu'il est et qu'alors nous serons semblables à lui ⁵.

L'espérance est donc en nous un désir très radical, très profond, un désir qui implique un amour à l'égard d'un bien que nous ne possédons pas encore mais qu'un jour nous posséderons. C'est pour cela que l'espérance s'appuie sur la promesse de Dieu ; cela implique la foi, mais plus que la foi, parce que cela implique qu'on adhère à une promesse qu'on considère comme *déjà réalisée* et devant se réaliser de plus en plus, mais *déjà réalisée* puisqu'il y a en nous quelque chose qui nous fait enfants de Dieu, fils de Dieu. La promesse de Dieu est donc déjà pleinement réalisée dans l'amour, et nous le savons. Mais l'espérance nous empêche de nous arrêter : nous n'avons de repos qu'en Dieu, comme le dit si bien la petite Thérèse. C'est l'espérance qui nous fait brûler les étapes, qui nous empêche de nous arrêter à quelque chose de moindre que le bien promis. Cette béatitude promise nous prend et nous saisit, et nous attire vers Dieu, elle nous fait vivre : « Ta promesse me fait vivre » ⁶ — « Que ta promesse me soutienne, et je vivrai » ⁷ — « En ta promesse fais-moi vivre » ⁸. Et comme ce bien promis, nous ne pouvons pas l'acquérir par nous-mêmes, nous réclamons le secours de Dieu, nous le demandons et nous y adhérons : « Ecoute, Seigneur, mon cri d'appel, pitié, réponds-moi ! [...] c'est toi mon secours » ⁹. « Notre secours et

3. Cf. *Lc* 9, 58.

4. Voir *Somme théologique*, II-II, q. 17, a. 2.

5. Cf. *1 Jn* 3, 2.

6. *Ps* 119, 50.

7. *Id.* 116

8. *Id.* 154.

9. *Id.* 27, 8.

bouclier, c'est lui ! »¹⁰. « Notre secours est dans le Nom de Yahvé »¹¹. L'espérance regarde donc à la fois la *fin*, ce que Dieu a promis, la promesse ultime, le « bien eschatologique dernier », et le *secours de Dieu*, l'aide de Dieu¹². Une vraie promesse porte toujours sur un bien ultime, sur quelque chose qui nous apportera le bonheur plénier ; et en même temps, nous nous appuyons sur l'aide de Dieu, sur l'aide du Christ. Nous savons que c'est par les mérites du Christ, par le mystère de la Croix, que ce bien nous est donné ; ce n'est pas nous tout seuls qui l'obtenons, c'est Jésus en nous, et c'est lui qui met en nous la force de faire tout ce qui est nécessaire pour aller vers ce bien — « Espère le Seigneur, sois fort et que ton cœur s'affermisse. Espère le Seigneur »¹³.

L'espérance théologale a donc ceci de très particulier, qu'il y a comme deux points sur lesquels on s'appuie. On s'appuie sur la promesse, cette miséricorde extraordinaire de Dieu qui veut que sa béatitude soit *notre* béatitude, que son bonheur, sa vie actuelle, soient pour nous, que sa gloire, la victoire de l'amour, nous soit donnée ; et on s'appuie sur l'aide de Dieu comme on s'appuie sur l'aide d'un ami qui seul peut nous permettre d'acquiescer ce bien : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire »¹⁴. On sait que sans cette aide on ne peut pas...

Comprenons maintenant que l'espérance aura deux exercices différents. Il y a un exercice de l'espérance qui relève de notre volonté : je *veux* espérer. Il y a là un concours de Dieu et de notre volonté, de notre volonté *conquérante*. C'est peut-être cela qui caractérise l'espérance : un homme d'espérance est un homme de conquête, et de la vraie conquête qui est celle de la béatitude divine. Mais il y a aussi un exercice divin de l'espérance grâce au don de crainte, qui nous fait comprendre notre pauvreté : nous savons que tous nos efforts, si grands soient-ils, sont incapables de nous donner le bonheur éternel, la béatitude divine. Le désir augmente donc d'autant plus qu'on sait que, par soi-même, on ne peut pas l'obtenir ; on a alors un désir très grand du secours de Dieu, et on ne cesse de le demander à Dieu, à cause de la pauvreté — « Vers moi, pauvre et malheureux, ô Dieu, viens vite ! Toi, mon secours et mon sauveur »¹⁵, « Secours dans l'angoisse, toujours offert »¹⁶.

Il serait intéressant de voir comment, dans notre monde d'aujourd'hui qui est un monde de vitesse, nos espoirs humains sont toujours un peu fébriles, à cause de cette rapidité. Parce que tout va très vite

10. *Id.* 33, 20 ; 115, 9-11.

11. *Id.* 124, 8.

12. *Somme théologique*, II-II, q. 17, a. 4, c.

13. *Ps* 27, 14.

14. *Jn* 15, 5.

15. *Ps* 70, 6.

16. *Ps* 46, 2.

il y a des tensions, on le sait bien, et des échecs d'autant plus grands. Il faut alors comprendre que notre espérance implique une patience divine. Il faut se mettre au rythme de Dieu, dans ses réalisations, et on sait que la béatitude nous sera donnée gratuitement *au moment où Dieu le voudra*. C'est pour cela que l'espérance, dans le monde d'aujourd'hui, va impliquer une attention très particulière à la fidélité. On sait combien il est difficile aujourd'hui d'être fidèle. La fidélité regarde en premier lieu la charité, mais elle regarde aussi la foi et l'espérance, parce que l'amour, l'*agapè*, transforme l'exercice de la foi et de l'espérance. Et cela, c'est vital aujourd'hui où, la plupart du temps, la rapidité des événements empêche l'amour de s'enraciner profondément. Le danger du monde d'aujourd'hui, c'est de vivre des apparences, c'est de vivre au niveau de ce qui est extérieur : on n'a plus le temps d'approfondir. Tout le monde le dit, en particulier les étudiants : les examens, les concours, deviennent de plus en plus difficiles, ils exigent de plus en plus qu'on s'y donne à fond, et cela dure toute la vie. Constamment on risque de perdre sa place si on ne va pas à un rythme tel que beaucoup tombent malades du cœur (il y a là un signe).

À cause de cette rapidité, l'amour, la foi et l'espérance ne peuvent plus avoir la même fidélité qu'avant. Aujourd'hui il est plus dur qu'autrefois d'être fidèle : on voit cela au nombre de divorces. Quand on voit divorcer des époux dont on avait béni le mariage, on sait que, le jour du mariage, ils s'aimaient vraiment ; et voilà que quelques années après, ils divorcent... Dans la vie religieuse on voit aussi cela, on voit que la fidélité aux vœux est beaucoup plus difficile qu'autrefois parce qu'il y a une vérité objective de nos promesses, de nos vœux, qui est plus difficile à tenir, et la subjectivité nous entraîne progressivement vers la sincérité. Or la sincérité n'implique pas la fidélité ; elle implique au contraire la relativité en fonction des événements.

Notre espérance, alors, ne prend-elle pas aujourd'hui ce caractère particulier, de réclamer une fidélité dans la patience ? Etre patient divinement, en attendant que le bon plaisir du Père s'accomplisse pour nous et en sachant que c'est par là qu'on sera fidèle, en comprenant que notre amour, notre espérance, doivent avoir ce caractère objectif et non pas subjectif (ce qui conduit au repliement sur soi). Si, des trois vertus théologiques, c'est l'espérance qui est la plus attaquée dans notre monde d'aujourd'hui, c'est parce que, justement, elle est un désir d'aller toujours plus loin, et que sa croissance est donc très liée au temps ; or, encore une fois, tout va aujourd'hui avec une rapidité plus grande, d'où la difficulté d'être fidèle dans l'espérance. Et quand il n'y a plus la fidélité dans l'espérance, on se replie sur soi et on tombe dans la sincérité qui vient excuser nos infidélités. On pourrait prendre là quantité d'exemples, et on verrait que cela revient toujours plus ou moins au lien entre patience et fidélité, à travers un temps qui ne cesse de s'accélérer, empêchant l'enracinement que réclame la fidélité. Dans de telles conditions, l'espé-

rance, qui réclame que nous vivions de la promesse de Dieu (promesse d'éternité, au delà du temps), ne peut être pleinement ce qu'elle doit être que dans une très grande fidélité. C'est peut-être l'aspect le plus concret de notre espérance aujourd'hui.

Il faudrait voir comment Marie, dans son espérance, est fidèle, et comment la fidélité maintient en elle une espérance toujours plus grande. Mais auparavant, réfléchissons davantage sur ce qu'est la fidélité par rapport à l'amour et à l'espérance.

La fidélité n'est-elle pas ce qu'il y a de plus secret dans l'amour ? Et la fidélité est aussi l'amour victorieux du temps. En effet le temps use, il nous use tous, et quand cette usure du temps est victorieuse, il n'y a plus de fidélité. Pourquoi n'est-on pas fidèle ? Parce qu'on est pris par un autre amour : on n'a pas été assez vigilant, on s'est laissé prendre par une attitude de faux abandon, et de ce fait on n'a pas eu le courage de renouveler constamment l'amour, comme le feu qui se renouvelle tout le temps ; on a laissé passer dans l'amour une certaine usure, et cette usure a entraîné que l'amour n'a plus pu avoir la même ardeur. L'amour, s'il ne se refait pas tout le temps, s'il ne rebondit pas tout le temps, risque toujours de perdre sa force. Ce qu'il faut, c'est adhérer d'une manière extatique à celui qu'on aime, en se dépassant, en dépassant tous les obstacles, pour que celui qu'on aime soit capable de nous attirer d'une manière toujours nouvelle. L'usure de l'amour vient de ce qu'on laisse s'introduire le quotidien. Le quotidien banalise, il empêche de monter et entraîne cette sorte d'anonymat qui caractérise la fausse pauvreté. C'est cela, l'usure : parce qu'il n'y a plus rien qui « accroche », l'amour devient banal, et quand l'amour devient banal il ne peut plus être fidèle, il n'a plus la force de dépasser les obstacles. N'est-ce pas ce manque de fidélité qui est source aujourd'hui des plus grandes souffrances et du désespoir ? Que devient un monde où l'amour n'est plus fidèle, où il n'y a plus la possibilité de rencontrer la personne qu'on aime, de la retrouver ? Quand il n'y a plus ce renouveau constant de l'amour, l'attraction que provoque la personne qu'on aime ne peut plus se réaliser parfaitement, ne peut plus se renouveler constamment ; toutes les distractions possibles se présentent et on se laisse prendre par toutes les choses secondaires qu'on laisserait tomber s'il y avait un véritable amour. Quand il n'y plus cette force d'attraction sur nous de la personne qu'on aime, tout est banalisé, tout est relativisé, il n'y a plus ce *choix actuel* à l'égard de la personne qu'on aime, à qui on s'est donné, à qui on a promis d'aller jusqu'au bout, la mort étant comprise dans la fidélité.

Le monde n'est plus fidèle, et Marie à la Salette pleure ce manque de fidélité à l'égard des commandements de Dieu : on travaille le dimanche, sans comprendre qu'on doit offrir à Dieu un moment qu'on brûle pour lui, pour que Jésus puisse s'emparer davantage de nous. Nous devons être très attentifs à cela, et demander à la Vierge Marie de nous aider à

maintenir en nous cette fidélité, à travers le don que nous avons fait de nous à celui que nous aimons, à celui qui est pour nous l'ami, Jésus, "l'ami des hommes" et notre ami.

Cette fidélité réclame une très grande force dans l'amour. C'est pour cela que seul l'amour spirituel et divin peut réclamer la fidélité. Il n'y a pas de fidélité dans l'amour instinctif ni dans l'amour passionnel, parce que l'amour instinctif et l'amour passionnel n'ont pas la force nécessaire à maintenir la fidélité dans l'amour d'une personne : si cette personne, un jour, perd son charme extérieur, son attrait extérieur, son pouvoir de séduction, on risque de regarder autre part. On est fatigué d'avoir toujours devant soi le même visage, surtout quand ce visage devient triste ou amer, quand il n'a plus la même spontanéité qu'au début, la même jeunesse. Si on reste à un niveau purement sensible, il y a là une épreuve terrible. Si on a découvert un amour plus intérieur, et si on aime dans la charité, on n'est plus tenté de rester à ce niveau sensible et on découvre la *personne* qu'on doit aimer. Tant qu'on n'a pas découvert la personne qu'on doit aimer, l'amour spirituel peut ne plus attirer avec la même force et la même puissance, et on risque à ce moment-là de se laisser prendre par les choses secondaires. Si on a touché quelque chose de beaucoup plus profond, qui est la personne, il n'y a plus le même risque parce que la personne demeure toujours la même. Elle peut certes être voilée momentanément par la tristesse, ou voilée momentanément pour nous à cause de notre fatigue, mais elle est là, il y a la présence, et cette présence peut — si nous le voulons — nous renouveler constamment ; tandis que l'aspect extérieur, nous ne pouvons pas le reprendre à volonté. C'est pour cela qu'il n'y a de fidélité au niveau humain que dans l'amour d'amitié, c'est-à-dire dans un amour réciproque qui est vraiment spirituel. L'amour réclame la fidélité parce que c'est un don de soi à l'autre, et le don de soi à l'autre ne peut pas changer pour un rien, pour une chose extérieure, parce qu'alors ce n'est plus l'amour. Parce que l'amour d'amitié touche la *personne*, il engendre la fidélité et il la réclame pour pouvoir non seulement durer, mais grandir toujours plus. Si la fidélité peut disparaître, c'est parce qu'on ne grandit plus dans l'amour. Un amour qui ne grandit plus est un amour qui perd sa force, et qui risque donc de ne plus engendrer en nous cette grande force de fidélité que réclame l'amour véritable. C'est pour cela qu'il faut toujours demander à la Vierge Marie de nous apprendre cette fidélité.

Pensons au manque de fidélité de l'Europe par rapport à ce qu'elle a été, au manque de fidélité de la France par rapport à sa grâce qui est d'être fille aînée de l'Eglise. C'est un terrible manque de fidélité, car il ne s'agit plus seulement d'une personne, mais de tous ceux qui sont engagés dans cette même fidélité. N'est-ce pas le grand mal d'aujourd'hui ? Ce n'est pas toujours celui qu'on voit le plus ; on verra plus l'orgueil, ou la vanité, mais l'orgueil et la vanité empêchent la fidélité parce qu'ils empêchent l'amour de grandir, ils l'empêchent d'être toujours plus fort et plus conquérant.

Il faut à travers tout maintenir en nous l'espérance, même si à l'extérieur tout croule, même si à l'extérieur nous voyons que rien ne se réalise selon nos petits projets humains. En Marie il n'y a jamais eu de projets humains, mais en nous il y a toujours un certain messianisme temporel. C'est ce messianisme temporel qui existait dans le cœur de certains apôtres et qui les a empêchés d'être présents à la Croix, comme ils auraient dû l'être. Hormis Judas, ils auraient dû être tous présents et, devinant la trahison de Judas, être encore plus unis. Il n'en a pas été ainsi, et pour Marie cela a dû être très dur. Cela a dû la rapprocher beaucoup de Jean, de le voir fidèle. Car c'est bien sa fidélité qui a permis à Jean d'être là, au pied de la Croix, et qui lui a permis de regarder Jésus, avec Marie, comme son unique espérance, parce que Jésus accomplissait la volonté du Père.

Parce que Jésus accomplissait la volonté du Père, c'est tout l'amour du Père et sa miséricorde qui étaient donnés à Marie à travers Jésus, et c'est la toute-puissance du Père qui lui était donnée à travers la fidélité de Jésus, à travers son obéissance. Il y a un lien très grand entre l'obéissance et la fidélité. Toute la force de Marie, et toute sa fidélité, s'enracinaient profondément dans la fidélité de Jésus. Ce n'est pas Marie qui est source de sa propre fidélité, c'est Jésus en elle ; et pour Jean c'est la même chose : c'est Jésus en lui. C'est Jésus qui nous rend fidèles, de sa fidélité, et cette fidélité de Jésus nous pouvons en vivre dans la mesure même où nous sommes liés à lui, dans la mesure où nous comprenons que son cœur nous est donné, même si extérieurement c'est l'échec, même si extérieurement tout semble retomber dans les ténèbres et n'être qu'une situation impossible, insupportable, parce que tout l'effort qu'on a fait précédemment semble en un instant crouler... C'est cela qui fait le désespoir : on ne voit pas d'issue. La Croix est une voie sans issue : du point de vue humain il n'y a rien, puisque c'est la mort qui termine le mystère de la Croix. En effet, la fidélité du Christ veut se servir de la mort pour se donner de la manière la plus pure qui soit puisque la mort, c'est le dépouillement de tout (il n'y a plus aucun espoir humain, il n'y a plus aucune sensibilité humaine : c'est le dépouillement total).

Le mystère de la Croix engendre dans le cœur de Marie une espérance qui est toute pure, parce qu'elle ne s'appuie que sur la volonté du Père, que sur l'accomplissement de cette volonté, sur cette obéissance radicale de Jésus à l'égard du Père. C'est là que notre espérance peut grandir et prendre toute sa dimension, parce qu'elle s'appuie directement sur le bon plaisir du Père, et sur son amour qui permet de toujours repartir avec un nouvel élan. La volonté du Père sur nous est une volonté d'amour, et c'est une volonté qui fait que notre amour est toujours nouveau, se rajeunit tout le temps. Si c'est cet amour du Père pour son Fils bien-aimé, et donc pour elle, qui est la force de Marie, qui est sa fidélité, pour nous c'est la même chose. Nous devons plus que jamais le croire, dans un monde comme le nôtre où, humainement parlant, il n'y a

plus beaucoup d'espoir. Quand on voit des luttes si aiguës, si pénétrantes, qui vont si loin, on est humainement à bout de ressources et c'est pour cela qu'on n'ose plus regarder la réalité : c'est trop dur, tout est bouché, il n'y a plus la moindre petite lueur... La lueur ne peut être que tout intérieure, elle ne peut être que dans le cœur de Jésus, dans l'Eucharistie. Il y a là une espérance plus grande que jamais, à cause, justement, de cette extraordinaire pauvreté dans laquelle Dieu nous maintient. Le pauvre peut plus facilement rebondir dans l'espérance, si sa pauvreté est offerte à Dieu, parce qu'il sait que Dieu s'intéresse au pauvre — « Yahvé écoute les pauvres »¹⁷, et que s'il devient un vrai pauvre, Dieu fixera sur lui son regard avec une tendresse infinie¹⁸. C'est pour cela que des moments comme ceux que nous vivons, il faut les vivre à fond, pleinement, sans vouloir tant soit peu diminuer ce que cela représente. De fait, cela exige de nous une très grande pauvreté, un don total, dans un sens très vertical, très divin, parce que du point de vue humain c'est une voie sans issue. C'est pour cela que notre temps est l'heure de l'espérance. Dans l'Apocalypse, au chapitre 14, il y a un élan d'espérance extraordinaire : parce que c'est l'heure du jugement, il y a un appel étonnant à tout remettre à la miséricorde du Père, à la miséricorde de Jésus et à celle de Marie. On ne peut pas les séparer, les trois sont liés à ce moment si important où Dieu fait le discernement entre le bien et le mal ; et c'est cela qui donne l'espérance, — au lieu du désespoir qui, devant la victoire apparente du mal, guette ceux qui restent trop dans l'ordre sensible.

La source de notre espérance, c'est le cœur blessé de l'Agneau, c'est l'état victimal de Jésus ; en effet Jésus, dans cet état-là, ne peut rien nous refuser puisqu'il a tout donné ; il a opté entièrement pour nous puisqu'il a opté pour la volonté du Père afin de nous sauver et qu'il a offert toute sa vie pour nous. Dans un monde qui est plongé dans le désespoir — et le désespoir engendre la violence —, la miséricorde et l'amour de Jésus, Agneau immolé, nous permettent de vivre dans la fidélité, et la fidélité engendre en nous la véritable douceur. N'est-ce pas là le fruit ultime de l'amour, face à la violence et au désespoir ? Et Marie est bien pour nous la douceur de la vie du Père qui nous est donnée ; en cela elle est bien notre espérance — *vita, dulcedo et spes nostra*. Dans ce monde qui désespère, Dieu nous appelle à être les témoins de son amour et de sa miséricorde, pour redonner espérance à tous ceux qui sont proches de nous en les conduisant à la Croix, en les conduisant au cœur blessé de l'Agneau et au cœur de Marie : c'est là que nous puisons une miséricorde infinie, l'amour infini de Jésus pour nous et la possibilité de toujours tout

17. « Yahvé écoute les pauvres » (Ps 69, 34). « Il délivrera le pauvre qui appelle et le petit qui est sans aide. Compatissant au faible et au pauvre, il sauvera l'âme des pauvres » (Ps 72, 12-13). « Le désir des pauvres, tu l'écoutes, Seigneur » (Ps 10, 17).

18. « Les yeux de Yahvé sont sur ceux qui le craignent, sur ceux qui espèrent en son amour » (Ps 34, 18). « Comme est la tendresse d'un père pour ses fils, tendre est Yahvé pour qui le craint » (Ps 103, 13). « Yahvé est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour... » (Ps 145, 8).

reprendre. C'est cela qui est merveilleux : rien n'est perdu pour Jésus, et la souffrance de la Croix permet d'être plus proche que jamais de son cœur parce qu'à ce moment-là on est revêtu du même manteau de souffrance, de petitesse, de fragilité, que lui. Et le mystère de la Résurrection, nous savons qu'il nous est donné, qu'il est à nous, et grâce à cela l'espérance prend toute sa dimension, une dimension de gloire, une dimension de victoire, une dimension d'éternité.

LES DEUX MODALITÉS DE L'ESPÉRANCE EN MARIE

Revenons à l'espérance de Marie pour essayer de pénétrer davantage dans ce mystère. Si l'on regarde bien, on voit que l'espérance a en Marie deux modalités différentes. L'espérance, en effet, peut avoir deux exercices différents (nous l'avons noté plus haut). Nous voyons cela aujourd'hui chez Jean Paul II. Au début de son pontificat, il avait une espérance étonnante, une grande espérance d'apôtre. N'allons pas dire qu'elle n'a plus maintenant la même force, la même vigueur ! Non, pas du tout. Mais l'espérance qu'il vit maintenant est beaucoup plus, semble-t-il, marquée par le don de crainte (la béatitude des pauvres) et liée au mystère de la Croix. Ces deux exercices de l'espérance dont nous parlions plus haut sont bien les deux modalités de l'espérance de Marie.

Il y a en effet en Marie la grande espérance de l'Annonciation et la profonde espérance de la Croix, de la Compassion... Ce qui distingue l'ancien testament du nouveau, comme le dit saint Augustin, c'est que l'ancien testament, c'est la foi et l'espérance, et que le nouveau, c'est la charité ; mais c'est la charité transformant l'espérance, comme elle transforme la foi. Habituellement, on aime regarder l'Annonciation du point de vue de la foi ; spontanément c'est ce qu'on fait toujours, puisque c'est le premier acte de foi *chrétienne* explicite. Mais il ne faut pas oublier — et peut-être est-ce particulièrement important aujourd'hui — que c'est aussi le premier acte d'espérance *chrétienne*.

La salutation de l'ange montre qu'on passe de l'ancienne alliance à la nouvelle ; mais au-delà de la salutation, tout de suite, on peut dire que l'ange demande à Marie si elle accepte d'entrer dans ce "nouvel âge" — c'est le véritable nouvel âge, le seul, et c'est une promesse : « Voici que tu concevras et enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin »¹⁹. C'est donner à une mère la plus belle espérance que de lui montrer qu'elle va être source d'une vie nouvelle, et que cette vie nouvelle aura quelque chose d'inouï, que cette

19. Lc 1, 31-33.

vie nouvelle va réaliser le désir le plus grand de tout le peuple d'Israël. C'est toute la grande espérance des prophètes qui est présente ici ; il faudrait reprendre tous les aspects de l'espérance qu'on trouve chez les prophètes : ils montrent bien que Dieu reprend tout, continuellement, en réalisant son royaume. Et c'est bien le royaume de Dieu qui est annoncé à Marie. Dieu lui demande si elle accepte d'être la mère de celui qui en sera le Chef (la Tête) et, de fait, d'être aussi la mère de ce royaume. Or l'espérance divine est premièrement cela : le royaume de Dieu est au dedans de nous ²⁰, le royaume de Dieu va tout prendre ; si nous le voulons, si nous l'acceptons, si nous y coopérons, le royaume de Dieu va se réaliser et va, progressivement, tout transformer.

Cela n'est-il pas caractéristique de l'espérance chrétienne ? Elle est à la fois personnelle et universelle ; c'est là qu'on voit le grand dépassement des désirs humains. Les désirs humains sont toujours personnels, et même très individuels. L'espérance divine implique quelque chose de très personnel : notre béatitude, à laquelle nous tendons, et qui exprime l'achèvement de ce que nous portons de plus profond en nous, la réalisation du désir le plus intime, le plus personnel — que tout en nous soit épanoui, parfaitement actué. Et en même temps c'est universel, c'est le royaume de Dieu. Le royaume de Dieu n'est pas extérieur à nous ; c'est nous qui le réalisons. En réalisant le désir le plus profond qui est en nous, nous réalisons le royaume de Dieu. L'annonciation faite à Marie montre cela d'une manière étonnante : le désir le plus personnel, pour une femme, n'est-ce pas d'avoir ce prolongement dans un fils ? Et à Marie l'ange annonce que ce Fils sera quelqu'un qui réalisera tous les désirs des hommes. Marie est la mère de celui qui est le Fils du Très-Haut. Elle ne pourra pas être plus mère, sa maternité ne pourra pas connaître quelque chose de plus grand que d'être la mère du Fils de Dieu : elle, la Mère par excellence.

C'est un lien personnel unique, puisque Marie, en disant son *fiat*, a choisi librement son Fils. Voilà le caractère propre de cette espérance divine, surnaturelle : elle est un lien personnel. Ce n'est pas simplement un désir de bonheur, c'est un lien personnel d'amour, d'intimité, de coopération avec une personne qui nous agrandit, qui est la gloire de sa mère (être la mère du Fils de Dieu !). Et en même temps c'est quelque chose de très universel : « Il régnera sur la maison de David éternellement ». Il y a quelque chose qui est pour tout son peuple et Marie le comprend bien, elle qui est tellement enracinée dans son peuple, tout en étant totalement donnée à Dieu. Cette Annonciation épanouit en elle les désirs les plus intimes, les plus personnels de son cœur, et en même temps tous les désirs de son peuple. On voit comment Marie est saisie par cette promesse ; et ce qui caractérise alors ce *fiat* dans l'espérance,

20. Lc 17, 21.

c'est que tout de suite, connaissant sa fragilité de petite créature très aimée de Dieu (elle est comblée de grâce, mais plus on est comblé de grâce, plus on connaît sa pauvreté, sa vulnérabilité), Marie pose une question qui est bien la question de l'espérance : « Comment cela peut-il se faire ? ». Cette interrogation ne relève pas directement de la foi ; elle relève de la promesse qui a été faite à Marie et dans laquelle elle doit entrer, dans laquelle elle doit jouer ce rôle si étonnant d'être la mère du Fils de Dieu. Devant cela, le réalisme de l'espérance divine est tout de suite de poser cette question. C'est très significatif, quand on regarde l'annonciation faite à Zacharie. Zacharie pose une question qui montre qu'il manque de certitude, de foi en le message de Dieu ; sa question est posée pour confirmer sa foi. La foi de Marie est tellement limpide qu'elle peut *tout de suite* s'épanouir dans l'espérance. Or cette espérance n'est pas en quête de certitude : Marie a une certitude qu'elle ne met absolument pas en doute. Le réalisme de l'espérance, c'est que si on espère une réalité qui doit se réaliser, elle doit se réaliser tout de suite. C'est le propre du mystère de Dieu. Nous n'espérons pas un ciel qui doit arriver, nous espérons un ciel qui est *déjà présent en nous*, une béatitude qui est *déjà présente en nous*. Autrement, on retombe dans l'espoir humain ; c'est en effet le propre de l'espoir humain, d'espérer quelque chose qui n'est pas là et qui doit arriver, qui va arriver...

C'est là qu'on voit le réalisme de l'espérance chrétienne dans le cœur de Marie : « Comment cela peut-il se faire ? » C'est très émouvant, de voir Marie avouer sa pauvreté : « Ce que tu me dis est magnifique, c'est étonnant ! Mais moi ?... » Ce n'est pas un doute de sa part ; c'est montrer l'abîme qu'il y a entre ce que Dieu promet, qui doit se réaliser tout de suite, qui est déjà présent, et notre fragilité, notre faiblesse. « Comment cela peut-il se faire ? Je ne connais point d'homme... Je suis une petite créature donnée à Dieu, entièrement donnée à Dieu, et tu m'annonces quelque chose qui implique nécessairement une réalisation humaine... Cela me dépasse, ce n'est pas pour moi... » L'ange va alors montrer que l'espérance divine réclame de tout accepter sans connaître de façon précise la manière dont cela va se réaliser.

L'ange, là, montre à Marie que Dieu réclame d'elle une espérance divine qui implique la pauvreté à l'égard des *moyens*. La pauvreté à l'égard de la fin, de la béatitude, cela va de soi, cela nous dépasse complètement. Mais la pauvreté à l'égard des moyens qui permettront d'atteindre et de vivre cette béatitude, cela exige un exercice tout à fait divin de l'espérance sous la motion du don de crainte, autrement dit un abandon total : non seulement un abandon à l'égard du futur, à l'égard du mystère de la béatitude vers lequel on tend, mais un abandon à l'égard de ce qu'il faut faire immédiatement. Et c'est là le véritable abandon divin. Il n'est pas trop difficile d'être abandonné pour plus tard, parce que c'est quelque chose qui va nous dépasser complètement ; mais être abandonné à l'égard du *moyen* que l'on doit prendre immédiate-

ment, en acceptant de ne pas le connaître, c'est autre chose ! Marie aurait pu répondre à l'ange : « Ce n'est pas cela que je te demande ; je sais bien que l'Esprit de Dieu sera là, je n'en ai jamais douté... » N'est-elle pas admirable, cette direction de l'ange à l'égard de Marie ? Si nous donnions cette direction à n'importe quel frère ou père, il dirait : « Je sais cela ! ». Un peu comme Marthe : quand Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera », elle répond vivement : « Je sais bien qu'il va ressusciter au dernier jour ! ». Mais Jésus réclame de Marthe une espérance *immédiate* (pas une espérance lointaine), et elle manque de pauvreté : elle veut être sûre. Alors Jésus lui donne cette réponse : « Je suis la Résurrection »²¹. Si Jésus est là, la Résurrection est présente ; et donc Marthe n'a plus à attendre le futur : c'est présent. N'est-ce pas là le caractère propre de l'espérance chrétienne ? C'est qu'elle englobe la finalité et les moyens immédiats, la réalisation concrète. Parce que l'espérance chrétienne est justement *l'incarnation de la béatitude*. Ce n'est pas seulement l'incarnation de la lumière. Jésus étant présent, on est bienheureux. Qu'est-ce qu'être bienheureux ? C'est être avec Jésus ; et on n'a plus rien d'autre à attendre, et le cheminement qu'on doit encore faire on le fait avec Jésus, et il est tout autre parce que la fin est présente dans le moyen. N'est-ce pas cela qui caractérise l'espérance chrétienne que nous découvrons en Marie et qu'elle nous fait vivre ?

Pour approfondir cela, on pourrait comparer l'espérance de Zacharie et celle de Marie. Zacharie a douté, sans doute à cause d'Elisabeth ; il ne l'aimait pas assez, ou bien Elisabeth ne l'aimait pas assez. Il est très difficile d'espérer pour quelqu'un d'autre — on le voit constamment quand on doit exercer l'autorité et qu'on a une espérance divine. On dit : « faites ceci », et l'autre, qui doit réaliser cela immédiatement, ne voit pas la finalité dans le moyen... alors que Dieu nous montre, dans l'espérance, que la finalité est présente dans le moyen. Le gouvernement, c'est toujours dans la lumière de l'espérance divine qu'il faut l'exercer, puisque c'est pour avancer. On exerce l'autorité pour aller plus loin, et non pas pour que l'autre reste figé là où il est. Pour rester là où on est on n'a pas besoin de l'autorité, tandis qu'on a besoin d'elle pour aller plus loin, pour dépasser les obstacles immédiats, ceux qu'on voit... On risque de rester figé sur ces obstacles, alors qu'il faut les dépasser et aller plus loin. Zacharie ayant douté, Dieu lui fait comprendre que l'espérance parfaite, ultime (ultime relativement à la grande espérance de l'ancien testament), réclame d'être immédiate, au-delà de toute réflexion humaine prudentielle. Il lui donne un signe pénal, une correction paternelle, pour que Zacharie espère pour lui et pour Elisabeth...

Nous voyons là que notre espérance devient divine grâce au don de crainte qui nous fait vivre de la pauvreté. Si nous ne vivons pas de la pau-

21. Jn 11, 23-25.

vreté divine, Dieu nous donne un signe qui nous rend pauvres et qui nous oblige à entrer dans la pauvreté divine. De ce point de vue, il y a là quelque chose de merveilleux, et on devine comment l'Esprit Saint désire conduire l'Église, tout spécialement dans cette fonction si importante qui est celle de garder les écrits inspirés. Par exemple, du point de vue chronologique, l'Annonciation faite à Marie nous est révélée relativement à celle de Zacharie ²², alors que, de fait, le mystère de l'Annonciation faite à Marie a une importance autrement plus grande, et est comme un nouveau commencement dans l'histoire de l'humanité. Du point de vue de la réalité profonde, l'espérance de Zacharie est toute relative à l'espérance de Marie. Et en comparant l'espérance de Zacharie et celle de Marie, on voit tout de suite combien Marie a dépassé tout ce qui pouvait être pour elle un obstacle empêchant d'aller jusqu'au bout de l'espérance divine. Elle a dit son *fiat*, elle n'a pas discuté un seul instant, alors qu'humainement c'était la totale obscurité. Son espérance est le grand élan de quelqu'un qui s'élanche en s'appuyant uniquement sur la toute-puissance miséricordieuse de Dieu ; et là, on peut dire que c'est proprement la toute-puissance de la *bonté* de Dieu ²³, puisque Marie entre par son espérance dans le mystère même de l'Incarnation et y coopère. Espérance joyeuse qui donne la présence.

Si nous regardons maintenant l'espérance de Marie à la Croix, nous sommes en présence d'une espérance de pauvre. Ce n'est pas seulement un signe qui appauvrit Marie (comme pour Zacharie) ; c'est Dieu qui l'appauvrit en lui enlevant, du point de vue temporel, sensible, humain, celui qui est le seul soutien divin de son espérance. En effet, c'est Jésus qui lui a été donné pour être à la fois le *terme*, ce qui *finalise* son espérance (le Verbe de Dieu qui se fait chair en elle) et le *moyen*, la *voie* merveilleuse pour aller jusqu'au bout, pour atteindre le terme. Ce double don lui a été fait à l'Annonciation. Et à la Croix, ce qui a été promis est enlevé, au moins visiblement, apparemment, pour sa prudence humaine. La prophétie de l'ange, la promesse — « Il régnera sur la maison de Jacob éternellement » — ne se réalise pas : au contraire Jésus est rejeté de la maison de Jacob, et il est condamné par ceux qui sont les autorités religieuses. Quelle épreuve pour la fidélité de Marie ! Mais c'est précisément sa fidélité à ce que l'ange lui a dit à l'Annonciation qui lui permet de rester debout à la Croix et de regarder le Crucifié dans un élan d'espérance, de soif et de désir, vécu dans une pauvreté radicale. A la Croix, en effet, l'Esprit Saint réclame de Marie d'accepter au plus intime de son cœur toute la pauvreté de Jésus, la pauvreté du Crucifié ; et Marie doit entrer divinement dans une nouvelle unité d'amour avec Jésus, avec son Dieu.

22. Cf. Lc 1, 26 : « Le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu... ».

23. Cf. M.-D. PHILIPPE, « Les motifs de l'Incarnation », III, in *Cahiers de l'Ecole Saint Jean* n°115-116 (sept.-déc. 1987), p. 14 : « La raison la plus profonde du mystère de l'Incarnation, c'est bien l'amour de Dieu : la bonté demande de se diffuser, de se communiquer... ».

Si on est très attentif à ce que dit Luc et à ce que dit Jean, on pourrait dire qu'à l'Annonciation, Luc nous met en présence de l'espérance chrétienne qui est l'espérance de la mère ; l'espérance prend donc une modalité maternelle qui va très loin, mais qui est la modalité maternelle. Alors que Jean, en nous montrant le regard de Jésus sur Marie à la Croix, ce moment où Jésus lui dit « Femme », nous révèle l'espérance propre de Marie à la Croix : l'espérance de celle que Jésus appelle « Femme ». Il l'a déjà appelée ainsi au point de départ de sa vie apostolique, à Cana, et Jean seul nous rapporte cela, de même que Jean seul nous montre qu'à partir de Cana, Marie a suivi Jésus. Elle n'est pas retournée à Nazareth, elle a suivi Jésus à Capharnaüm (elle a donc — si j'ose dire — tourné le dos à Nazareth pour aller à Capharnaüm). Ce terme « Femme » que Jésus emploie devant la demande de Marie à Cana, et qu'il reprend à la Croix, c'est le terme le plus commun, mais qui cache ce qu'il y a de plus intime et de plus personnel.

N'oublions pas, à ce sujet, la remarque que fait saint Thomas à propos du nom de Dieu : lorsque, à Moïse qui lui demande son nom, Dieu répond : « Je suis »²⁴, il emploie le verbe « être » qui exprime ce qu'il y a de plus commun (puisque toutes les réalités qui existent *sont*) et qui en même temps exprime de la manière la plus profonde et la plus radicale ce qu'est Dieu, parce qu'il est la source de l'être : il est, et sans lui rien n'est. Son nom le plus propre est donc bien « Je suis ». C'est pour cela que quand on parle de « Dieu sans l'être » (comme on l'a fait il y a quelques années dans un livre qui porte ce titre), cela prouve qu'on n'a pas compris comment l'Esprit Saint cache un mystère à travers quelque chose que tout le monde peut comprendre. Le mot « femme » désigne, au point de départ, celle que Dieu a voulu donner à l'homme, celle qui est toute relative à l'homme et tout intime au cœur de l'homme : « Os de mes os et chair de ma chair, celle-ci sera appelée femme (*'ichchâh*), car c'est de l'homme (*'ich*) qu'elle a été prise »²⁵. C'est le terme le plus commun, qui désigne cette créature dans sa totale relativité à l'égard de l'homme, mais qui la désigne aussi comme celle qui est donnée à l'homme pour l'accompagner dans toute sa vie et pour achever ce qu'il y a de plus précieux dans son cœur. N'est-ce pas cela que Jésus veut nous faire comprendre quand il dit à Marie « Femme » ? Il ne lui dit pas : « Ma bien-aimée » ; il lui aurait été difficile de le dire dans le contexte des noces de Cana, et encore plus dans celui de la Croix. Au milieu du contexte terrible de la Croix, Jésus ne prend pas Marie dans l'intimité pour lui dire : « Je t'aime, tu sais que tu es ma bien-aimée ». Non, il la cache. Comme Marie a caché Jésus, Jésus cache Marie. Marie a caché Jésus en étant sa mère ; la mère a caché Dieu. Jésus cache Marie en lui disant « Femme », et en même temps il exprime le mystère le plus intime et le plus profond de son lien avec elle. Quand Jésus a prononcé ces

24. Ex 3, 13-14.

25. Gn 2, 23.

paroles : « Femme, voici ton fils », il a dû y avoir un grand silence après « Femme »... Car il exprimait par là son regard sur la personne de Marie. Elle est celle qui est l'épousée de son cœur, celle qui va réaliser la même œuvre que lui, la même mission, en coopérant avec lui, en étant celle qui achève, au plus intime de son âme, dans sa foi et son espérance, « ce qui manque à la passion du Christ »²⁶.

C'est cela qui va nous permettre de saisir ce qu'il y a de tout à fait particulier dans l'espérance de Marie à la Croix. Jésus, selon la grande vision de Thomas d'Aquin et, pratiquement, de tous les théologiens, a la vision béatifique²⁷. C'est une nouveauté des théologiens de la fin du XX^e siècle, de vouloir à tout prix que Jésus ait la foi et l'espérance — et cela parce qu'au lieu d'approfondir la métaphysique qui pourrait les aider à comprendre le mystère ultime du Verbe « devenu chair », ils se limitent à une anthropologie. Ils prétendent donc que le Christ a comme nous la foi et l'espérance, alors que c'est tellement plus grand de voir que la grâce du Christ est une grâce unique qui atteint une plénitude. Elle atteint sa fin, puisque c'est une grâce qui vient directement du mystère de l'union hypostatique, de l'unité de l'âme du Christ (informant son corps) avec le Verbe de Dieu, cette unité personnelle dont saint Thomas dit qu'elle est la plus grande des unités. À cause de cette unité, l'âme du Christ est plus proche de la source de toute grâce et reçoit donc tout de suite la plénitude de la grâce²⁸, et cette plénitude de la grâce fait que Jésus, dans son âme humaine, atteint tout de suite sa fin. Dans l'âme du Christ qui existe de l'existence même du Verbe, il n'y a pas de place pour la foi et l'espérance²⁹. Il a tout de suite la vision béatifique, au plus intime de son intelligence et de sa volonté. Saint Augustin souligne cela et saint Thomas a repris cette très belle étude, pour montrer la différence entre celui qui est au terme en tant que Fils bien-aimé du Père et celui qui s'est fait pèlerin, *viator*³⁰, pour nous sauver. Il faut bien saisir le lien entre celui qui est le Fils bien-aimé et celui qui accomplit sa mission comme envoyé du Père, dans son humanité, dans son intelligence prudentielle, et dans sa volonté qui suit cette intelligence prudentielle.

Lorsque Jésus, sous le souffle de l'Esprit Saint, offre sa vie au Père, lorsqu'il offre son humanité pour glorifier le Père et nous sauver, les sommets de son intelligence et de sa volonté ne peuvent pas connaître cet état victimal, puisqu'ils sont dans la vision béatifique ; et c'est là que Marie achève et complète l'offrande du Christ, dans son âme qui vit le mystère de la Croix dans la foi, l'espérance et la charité. Pour que l'humanité soit pleinement offerte, il faut que Marie vive le mystère de

26. Cf. Col 1, 24.

27. *Somme théologique*, III, q. 9, a. 2 ; q. 34, a. 4.

28. III, q. 7, a. 9.

29. III, q. 7, a. 3 et 4.

30. Voir (entre autres) III, q. 15, a. 10 ; *Compendium theologiae*, ch. 231.

l'holocauste du Christ dans la foi et l'espérance. Il faut bien comprendre cela. Du point de vue de l'intensité de l'amour, on ne peut rien ajouter à l'offrande du Christ ; le sacrifice du Christ est parfait : on ne peut rien lui ajouter. Mais ce sacrifice, parce que c'est un sacrifice d'amour, peut surabonder (un sacrifice d'amour demande toujours à surabonder), et il surabonde dans le cœur de Marie. C'est comme, dans le sacrifice d'Elie ³¹, le feu du ciel qui descend sur l'autel. Normalement le feu du ciel n'a à brûler que la victime qui est sur l'autel ; mais il est tellement surabondant qu'il brûle non seulement l'autel lui-même, mais encore l'eau qui est autour de l'autel. Il y a là une très belle préfiguration du mystère de la Compassion de Marie, en lequel, par sa foi et son espérance, Marie devient l'épouse du cœur du Christ.

On comprend alors le rôle tout à fait particulier de l'espérance dans l'âme de Marie, en tant qu'elle est la Femme choisie par le Père pour être la mère du sauveur ; et, à la Croix, la mère du sauveur devient la *socia* (comme le dit Albert le Grand), la compagne aimante du cœur du Christ, l'épouse de son cœur sacerdotal, et cela dans sa foi et son espérance. N'est-ce pas là ce qu'il y a de plus secret en Marie ? Saint Luc nous montre Marie comme *mère* ; et dans ce mystère de maternité, Jésus, fils de l'homme, est relatif à Marie. Saint Jean nous montre Marie comme *femme*, tout relative à Jésus, épouse de son cœur. L'épouse est toute relative à l'époux. Marie, au pied de la Croix, vit ce pour quoi Dieu a voulu qu'elle existe : elle est la femme présentée par le Père à Jésus, toute relative à Jésus crucifié et achevant son holocauste.

N'est-ce pas là l'aspect ultime de l'espérance ? Si Dieu nous demande de vivre l'espérance au milieu des plus grandes luttes, de luttes extrêmes qui sont liées à celles de la Croix, sachons que c'est pour achever, compléter l'holocauste de la Croix, parce que, par l'espérance, les désirs les plus profonds de notre cœur peuvent être offerts à Dieu, brûlés pour Dieu. C'est cela, l'espérance. Tant qu'on n'a pas compris cela, on maintient des petits projets, des *erzats* d'espérance. Tous nos projets, même les plus grands, comme de réaliser quelque chose de tout à fait nouveau, d'encore inédit (ces désirs qui naissent vers l'âge de quarante ans, « l'âge politique » comme dit saint Thomas), doivent être offerts. On veut réaliser une œuvre, quelque chose d'important qui n'a pas encore été réalisé, pour compléter l'œuvre du Christ. Mais le complément de l'œuvre du Christ n'est pas extérieur au sacrifice du Christ, il lui est au contraire *intérieur*, il est *dans* le sacrifice du Christ, et c'est cela que Dieu réclame de nous dans l'espérance. Il faut que le feu de l'amour divin, de l'Esprit Saint, vienne brûler tous nos projets, pour que nous puissions connaître et vivre l'espérance du cœur de Marie dans son mystère de Compassion. Elle offre au feu divin son Isaac, celui qui est tout pour elle, celui qui est le chef-d'œuvre de l'Esprit Saint et d'elle-même. Elle l'offre, si Dieu veut

31. 1 Rs 18, 38 sq.

le prendre, et le prendre dans cette circonstance qui est celle de la Croix, c'est-à-dire un sacrifice qui, aux yeux des hommes, est un échec. Et c'est cela qui est difficile ! Quand le sacrifice est glorifié par les hommes, on se rattrape ; mais quand le sacrifice est vraiment, aux yeux des hommes, un échec, c'est autre chose. Vivre un échec, coopérer à un échec, ce n'est pas facile à accepter ! Certes, profondément, Marie ne coopère pas à l'échec, mais extérieurement elle est la mère du crucifié, elle est la mère de celui qu'on rejette, de celui qu'on ne peut plus supporter et dont on veut à tout prix qu'il disparaisse.

En réalité, profondément, Marie est celle qui est l'épouse : *Sponsabo te mihi in misericordia... et sponsabo te mihi in fide* ³². Elle épouse le désir intense du cœur du Christ qui est de s'offrir comme victime d'amour ; et en offrant Jésus comme victime d'amour, pour glorifier le Père et nous sauver, elle offre au Père les désirs les plus profonds et les plus intimes de son cœur. Elle accepte cet état de pauvreté ; elle est la femme pauvre parce qu'elle vit de la manière la plus profonde l'espérance chrétienne. L'espérance chrétienne prend à la Croix cette modalité : le cœur de Marie épouse le cœur blessé de Jésus, la soif du cœur du Christ, qui la met dans cet état radical de pauvreté : elle n'a plus rien à elle, puisqu'elle a tout donné. « De la fille de Sion s'est retirée toute sa gloire » ³³. En donnant Jésus, qui est sa seule gloire et sa seule espérance, elle a donné plus qu'elle-même. Elle a offert l'espérance qui s'était réalisée dans le Christ, l'espérance joyeuse, pour entrer dans l'espérance de la femme pauvre qui accepte d'être désormais conduite par l'Esprit du Christ pour demeurer après lui, après sa Résurrection, après la Pentecôte, auprès de Jean, afin d'être l'espérance de l'Eglise — *vita, dulcedo et spes nostra*. Marie est l'espérance de l'Eglise dans son unité avec l'holocauste du Christ, avec Jésus qui s'offre et se donne. Il faut découvrir combien cette espérance exige l'offrande de ce qu'il y a de plus grand en nous, des désirs les plus spirituels, jusqu'au désir de la sainteté : « Je souhaiterais d'être moi-même anathème, séparé du Christ, pour mes frères » ³⁴. N'est-ce pas cela qui exprime l'espérance chrétienne dans ce qu'elle a de plus grand ? On laisse passer l'autre devant, par amour pour la volonté du Père, pour que la volonté du Père s'accomplisse pleinement et totalement. Nous touchons là l'exercice le plus divin de l'espérance chrétienne, qui réclame que soit offert tout ce qu'il y a de plus vital en nous — puisque c'est dans les désirs que notre vie spirituelle s'exprime le mieux. L'offrande des désirs les plus profonds de notre cœur, c'est bien ce que Marie réalise dans son mystère de Compassion ; et cela pour glorifier le Père, c'est-à-dire pour montrer qu'elle ne fait qu'un avec Jésus dans son offrande. Et Marie continue de rester sur la terre auprès de Jean, selon le bon plaisir du Père. Cela ne veut pas dire qu'elle n'a

32. Cf. Os 2, 21-22.

33. *Lam* 1, 6.

34. *Ro* 9, 3.

plus de désirs ; elle a un désir encore plus grand, mais un désir dont elle ne veut pas elle-même déterminer la forme : c'est le désir du pauvre. Le désir du pauvre, c'est précisément d'accepter que notre âme elle-même ne soit plus qu'un désir remis au bon plaisir du Père.

Ne voyons-nous pas là comment Marie, à la Croix, vit l'achèvement du Cantique des Cantiques ? A première vue, le Cantique des Cantiques apparaît comme le grand livre de l'amour et non de l'espérance ; mais quand nous le regardons dans la lumière du mystère de la Compassion, nous pouvons dire que ce mystère est bien la réalisation du Cantique des Cantiques dans le cœur de Marie. Il exprime alors combien est grand le désir de son cœur, de sa volonté aimante. C'est le désir de celle qui a tout reçu de Dieu et qui remet tout à Dieu ; le désir de la créature divinisée par la grâce, transformée par la grâce et qui veut aller le plus loin possible dans l'unité d'amour avec le cœur du Christ. Par là, dans son espérance et sa fidélité, Marie est cause de joie — *causa nostrae laetitiae*, diront les litanies — pour le cœur de Jésus. Le Cantique des Cantiques ne nous invite-t-il pas à contempler la joie de Jésus crucifié ? « Filles de Jérusalem, sortez et voyez le roi Salomon, avec la couronne dont l'a couronné sa mère au jour de ses épousailles, au jour de la joie de son cœur »³⁵. Jésus, au plus intime de son cœur, n'a-t-il pas connu la plus grande joie de toute sa vie à la Croix, en voyant la fidélité de Marie ? Elle est là, présente, se donnant et recevant Jésus. Il faut que nous revenions toujours à cela pour communier à la joie du cœur de Jésus, à son ultime joie. En effet, puisque Jésus a grandi jusqu'à la fin de sa vie dans l'expérience de son cœur, on peut dire qu'il connaît à la Croix une joie unique, le « sommet de sa joie »³⁶. Au moment où il aurait dû, humainement parlant, connaître le plus grand désespoir, Marie, par sa fidélité, par son espérance et son amour, est victorieuse en elle-même de tout désespoir : elle est debout près de la Croix³⁷. Cette victoire, en elle, est bien le fruit propre et la manifestation de la grande victoire du Christ crucifié sur toute mort : la mort intérieure — celle de l'amour et de l'intelligence (la contradiction) — et la mort visible, celle qui brise la vie terrestre de l'homme.

« MON DIEU, MON DIEU, POURQUOI M'AS-TU ABANDONNÉ ? »

Pour pénétrer encore plus avant encore dans ce mystère d'espérance que Marie vit à la Croix, essayons de comprendre la première des sept paroles de Jésus en Croix, que seuls Matthieu et Marc rapportent :

35. *Ct* 3, 10-11.

36. *Cf. Ps* 137, 6.

37. *Jn* 19, 25.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »³⁸. C'est la parole de Jésus vivant à la Croix le mystère de l'Agonie. A l'Agonie, Jésus est l'Agneau et le bouc émissaire³⁹ qui porte l'iniquité de son peuple, l'iniquité du monde entier. Il a porté toutes les fautes de l'humanité, toutes les fautes de chacun d'entre nous, et il s'est présenté en face du Père comme l'unique responsable : « homme de douleur » et « familier de la souffrance »⁴⁰, le juste qui, dans son amour pour les hommes, accepte de porter toutes les conséquences des fautes de l'humanité. Jésus a pris la place de tous les hommes pécheurs, et il est apparu en face du Père comme le seul responsable de leurs fautes, conséquences du péché originel — « Yahvé a fait retomber sur lui notre faute à nous tous »⁴¹. On comprend alors pourquoi Jésus peut dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Le « pourquoi » exprime l'étonnement. Il faut mettre ce « pourquoi » en parallèle avec celui du recouvrement au Temple : « Pourquoi m'avez-vous cherché ? Ne fallait-il pas que je sois tout entier aux affaires du Père ? »⁴². Voilà la réponse. « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Parce qu'il est tout entier aux affaires du Père il vient sauver les hommes, et donc prendre leur place en face de Dieu — ce qu'il est seul à pouvoir faire.

Jésus, bouc émissaire, a donc accepté de porter toutes les conséquences du péché. Or la première et la plus profonde conséquence du péché, c'est d'être séparé de Dieu, c'est d'avoir cette conscience terrible que le péché nous sépare de Dieu. Jésus, dans son âme humaine, a vécu cela parce qu'il a accepté d'être anathème pour ses frères, c'est-à-dire d'être séparé de Dieu. Il a accepté de porter cela tout en ayant dans les sommets de son âme, comme nous l'avons dit, la vision béatifique. La Tradition (qui non seulement fait partie de la Révélation, mais est comme la source de l'Écriture) a toujours considéré que les sommets de l'âme humaine du Christ, de l'âme créée par la Très Sainte Trinité dans l'humanité sainte du Christ, étaient dans la vision béatifique. Ce n'est pas du tout en contradiction avec le fait que Jésus a porté toutes les conséquences du péché ; c'est au contraire ce qui fait comprendre combien Jésus a souffert, parce qu'on souffre dans la mesure où on aime. Celui qui n'aime pas beaucoup ne souffre pas beaucoup ; et pourquoi a-t-on tant de peine à aimer ? Parce que, au fond, on a très peur de souffrir. Jésus, voyant le Père face-à-face, ne peut que l'aimer follement en lui donnant tout ; et c'est dans cet amour qu'il porte la conséquence d'être comme séparé de lui, parce qu'il porte toutes les conséquences du péché. A la suite de saint Paul, Catherine de Sienne acceptait d'être anathème

38. *Mt* 27, 46 ; *Mc* 15, 34.

39. *Lev* 16, 20-22.

40. *Is* 53, 3.

41. *Is* 53, 6.

42. *Lc* 2, 49.

pour ses frères. Mais ne disons pas cela trop vite ! Et ne disons jamais : « J'accepte d'aller en enfer par amour pour toi », parce que notre lien personnel avec Jésus est antérieur à notre lien avec le prochain. Il y a un *ordo caritatis*⁴³ qui relève de la sagesse de Dieu et dont on doit vivre.

Jésus, lui, porte cette séparation, et Marie la vit dans sa foi, dans son espérance et son amour. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Comme nous l'avons dit, c'est là qu'elle est la Femme, celle qui est tout entière tournée vers Jésus et qui vit le même mystère que lui. Une épouse n'est vraiment épouse que quand elle vit ce que l'époux vit, quand elle vit ce qui est propre au cœur de son époux en ce qu'il a de plus intime, quand elle le porte avec lui et en lui ; car on n'est pas vraiment l'ami de quelqu'un si on ne fait pas la même œuvre que lui. C'est le propre de l'amour d'amitié, de faire la même œuvre que l'ami. Pourquoi ? Pour que l'amour qu'on a pour lui s'incarne en nous. L'amour, en effet, réclame toute notre personne. L'amour n'est jamais uniquement spirituel — cela c'est du platonisme, et on sait ce qu'est un amour "platonique" : on dit qu'on aime, mais en réalité on n'aime pas vraiment. « Ce ne sont pas ceux qui disent "Seigneur, Seigneur" qui entrent dans le Royaume de Dieu »⁴⁴. Jésus veut nous faire comprendre que celui qui dit : « Je t'aime, je t'aime » et qui, dès qu'il y a un peu de souffrance, s'en va à toute vitesse, celui-là n'aime pas. L'amour rend vulnérable, mais en même temps il rend fort.

Revenons à Marie au pied de la Croix pour pénétrer davantage dans l'espérance toute divine qu'elle vit alors. L'espérance, nous l'avons vu, est un élan divin qui nous fait tendre vers la béatitude. Nous sommes tous faits pour un bonheur parfait, pour voir Dieu et vivre en enfants de Dieu, et la vertu d'espérance est là pour maintenir en nous la soif de ce bonheur parfait. Et l'espérance nous permet de regarder, dans le Père, la promesse qu'il nous fait de nous traiter comme des enfants, comme des fils bien-aimés, comme des héritiers du Christ⁴⁵. C'est cela qui est merveilleux : nous regardons le Père à travers Jésus et en nous appuyant sur lui, et en sachant qu'il a payé toute notre dette⁴⁶. Même si nous nous sommes conduits de la pire manière, à travers lui nous sommes « irréprochables »⁴⁷ car « il nous a lavés de nos péchés par son sang »⁴⁸. C'est cela, notre espérance chrétienne, et c'est l'espérance chrétienne de Marie. A la Croix, elle voit que Jésus porte l'iniquité du monde jusqu'à être comme séparé de Dieu : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Si Marie avait reçu cette parole d'une manière humaine, elle serait tombée dans le plus grand désespoir ; car celui qui prononce

43. Voir *Somme théologique*, II-II, q. 26, a. 4.

44. *Mt* 7, 21.

45. *Ro* 8, 17 ; *Ga* 3, 29 ; 4, 7 ; *Col* 3, 24, etc.

46. *Col* 2, 14.

47. *Ap* 14, 5.

48. *Ap* 1, 5 ; cf. 7, 14.

ces paroles, c'est celui qui, pour elle, était l'envoyé du Père, celui qui était sa seule force. Elle avait tout donné pour lui, et elle s'appuyait uniquement sur lui parce qu'il était le Fils du Très-Haut qui lui était donné. Il lui avait été donné à l'Annonciation, et il lui était donné d'une manière nouvelle, tout autre, à travers le sacrifice de la Croix, ce don de tout lui-même pour elle... Car Jésus est mort *pour* Marie, pour la rendre immaculée.

L'Immaculée-Conception est en effet le fruit le plus précieux de la Croix du Christ, il ne faut jamais l'oublier. Et si l'Immaculée-Conception nous a été révélée d'une manière si spéciale (c'est l'Esprit Saint qui conduit l'Eglise quand elle proclame un dogme), c'est parce que nous avons plus que jamais besoin de comprendre la grande victoire de la Croix, de comprendre que la Croix est totalement victorieuse du péché — puisque le fruit le plus parfait de la Croix est l'Immaculée-Conception.

Quand elle est au pied de la Croix, Marie sait, dans sa foi, donc dans l'obscurité mais aussi dans la certitude de la foi, que son salut, c'est Jésus portant l'iniquité du monde. Et Marie connaît mieux que nous ce qu'est l'iniquité du monde, puisque pour connaître l'iniquité du monde il faut aimer. On ne connaît le mal que quand on aime, et quand on n'aime plus on ne sait plus ce qu'est le mal. Pensons à *Morale sans péché*, ce petit livre qui a fait beaucoup de bruit il y a une dizaine d'années. Parler de « morale sans péché », cela veut dire qu'on absout tout : un criminel tue « sans péché », si sa sincérité le conduit à tuer l'homme qui lui est désagréable. Une « morale sans péché » est une morale de la sincérité. Le démon est sincère et il fait le mal. On peut être sincère et faire le mal, parce que la sincérité n'est pas la vérité. J'allais dire : c'est l'orgueil qui nous rend sincères. Disons que l'orgueil nous fait rejeter la vérité et mettre la sincérité à sa place, c'est plus juste. Il y a des sincérités partielles ; nous sommes tous sincères, avec nos bonnes intentions ; mais parfois nous aimons mieux rester dans la sincérité plutôt que de chercher la vérité, parce que c'est plus facile. On fait ainsi de la sincérité un absolu, alors qu'il faut la dépasser. La sincérité n'est pas un absolu ; elle le serait si nous étions mesure de la vérité, mesure du bien et du mal — ce que veut le démon dans la première tentation : « Vous serez comme des dieux, discernant le bien et le mal »⁴⁹. Le démon a raison de dire : « Vous serez comme des dieux », car Dieu seul peut faire cela ; c'est pourquoi il y a un orgueil très profond à vouloir ne suivre que sa sincérité, en ne regardant plus la vérité.

Marie sait donc, dans l'obscurité de sa foi, que tout ce qu'elle a de grand et de noble vient de la Croix du Christ. Et au pied de la Croix, elle

49. Gn 3, 5.

est à la source de tout ce qui est grand en elle. C'est le moment où elle a à la fois la plus grande conscience divine de sa dépendance radicale de toute petite enfant à l'égard du Père, et la plus grande conscience divine du don unique que le Père lui fait en lui livrant son Fils bien-aimé dans son état de suprême fragilité et faiblesse. Jésus, à la Croix, est plus vulnérable que le tout petit enfant de Bethléem ; et cette fragilité du Christ crucifié portant tout le poids de l'iniquité du monde va jusqu'à lui faire vivre, dans son âme humaine, d'être comme séparé du Père, abandonné du Père. Marie, dans sa foi et son espérance, doit porter cet abandon du Père que Jésus vit au plus intime de son cœur, et elle ne désespère pas, au contraire. Si elle avait vécu cela humainement, elle aurait désespéré. N'est-ce pas désespérant, pour elle qui a mis toute son espérance en Jésus, de voir dans quel état il est, à quoi il est réduit ? Non seulement les hommes l'ont rejeté mais Dieu lui-même semble l'avoir rejeté. Extérieurement, le Père l'a comme rejeté. Marie a entendu la raillerie des bourreaux : « Si tu es Fils de Dieu, descends de la Croix ! »... « Il est le roi d'Israël ! Qu'il descende maintenant de sa croix et nous croirons en lui ! »⁵⁰ Cela, ce n'est pas l'espérance chrétienne, c'est l'espoir humain qui s'appuie sur les résultats : si tu descends de la croix, nous croirons en toi. L'espérance de Marie est l'inverse : c'est remonter jusqu'au Père et comprendre que Jésus, au moment où il vit cet abandon total, est porté, au plus intime de son cœur, par l'amour du Père pour lui. Car Jésus, en obéissant au Père, ne fait qu'un avec lui. « Philippe, qui me voit, voit le Père »⁵¹. Cette parole de Jésus, dite peu de temps avant la Croix, est vraie plus que jamais à la Croix ; et c'est au moment où il s'écrie : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » que Jésus nous révèle de la manière la plus éclatante l'amour du Père pour lui et pour nous. Le Père peut lui demander cela parce que son amour pour son Fils bien-aimé⁵² est un amour substantiel qui dépasse tout et qui reprend tout de l'intérieur. Et Marie, dans sa foi de petite enfant du Père, dans son espérance de pauvre, reçoit le don que le Père lui fait de son Fils dans cette fragilité ultime. Elle peut alors l'aimer d'une manière unique.

Il y a une parenté mystérieuse entre l'extrême pauvreté et l'amour. Pour pouvoir aimer vraiment, il faut être très pauvre, et Jésus est le pauvre par excellence. « Des pauvres vous en aurez toujours, mais moi... »⁵³. Si Jésus pouvait dire cela quelques jours avant sa Passion, c'était parce qu'il allait être attaché sur le bois et connaître cet abandon divin : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Il est bien, alors, le pauvre par excellence, et Marie le reçoit dans cette pauvreté ultime ; elle le reçoit dans la lumière du Père, elle le reçoit en aimant la volonté du Père sur lui et en comprenant que, précisément parce qu'il est

50. *Mt* 27, 40-42.

51. *Jn* 14, 9.

52. Cf. *Mt* 3, 17 et 17, 5 ; *1, 11 et 9, 7 ; *1 Pe* 1, 17.*

53. *Jn* 12, 8.

dans cet état extrême, il est entièrement porté par le Père. On entre là dans le très grand mystère de la paternité divine. Jésus a eu à ce moment-là, dans son cœur d'homme, une expérience de la paternité de son Père qui était ultime, et Marie l'a vécue avec lui. Elle a eu l'expérience d'un Père qui n'est qu'amour et qui peut se servir de la séparation même pour que son amour aille jusqu'au bout, parce que l'amour divin est substantiel et source de tout amour. Nous ne pourrions pas faire cela au niveau humain parce que notre amour humain n'est pas substantiel et n'est pas source de tout amour ; le Père, lui, peut faire cela pour son Fils bien-aimé, et Marie a vécu cela. Elle est restée debout au pied de la Croix, et c'est son espérance toute pure, la certitude de cette espérance toute pure, qui l'a maintenue debout et qui lui a permis de vivre, dans sa foi, cette même dérélition, ce même abandon, cette même kénose, c'est-à-dire cet anéantissement, cette descente dans la pauvreté en ce qu'elle a de plus ultime : être comme rejeté du Père, abandonné du Père, comme si le Père ne prêtait plus aucune attention à lui, comme si le Père le laissait dans sa nudité... « Je suis un ver, et non un homme »⁵⁴, donc complètement dépouillé au niveau humain, dépouillé de son unique appui qui est l'amour du Père. Car là est bien l'unique appui, pour Jésus et pour Marie ; et c'est comme s'ils en étaient dépouillés.

Jésus a vécu cela dans un amour de feu ; c'est cet amour brûlant qui lui a permis d'aller jusque-là dans l'abandon, dans le rejet. Marie, elle, l'a vécu en épouse, dans l'obscurité de la foi et la totale pauvreté de l'espérance. Elle a vécu ce mystère d'abandon en sachant que cela pouvait être pour l'âme du Christ le moment le plus précieux, le sommet, si j'ose dire, de la qualité de l'amour du Père pour lui. Si le Père peut lui demander cela, c'est parce qu'il l'aime substantiellement ; et le moment où Jésus vit ce total abandon est précisément le moment où l'amour du Père pour lui touche ce qu'il y a de plus profond dans son âme, où l'amour du Père se révèle le plus comme amour substantiel. Certes l'amour du Père est toujours substantiel et source de vie, mais ici il se révèle d'une manière ultime, eschatologique. Il y a là quelque chose de très grand que nous ne pouvons vivre que sous l'action de l'Esprit Saint.

Cet exercice tout à fait divin de l'espérance se réalise grâce au don de crainte. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est grâce au don de crainte que notre espérance peut avoir un mode, un exercice tout à fait divin. Or que fait le don de crainte ? Il nous met dans une pauvreté divine (c'est saint Augustin qui, dans son commentaire du sermon sur la montagne, a fait pour la première fois le lien entre le don de crainte et la béatitude des pauvres). Espérer en pauvre, qu'est-ce que cela veut dire ? Il n'y a que les pauvres qui espèrent vraiment, on retrouve cela à travers tous les psaumes. Pourquoi ? Parce que les pauvres savent qu'ils ne sont rien en

54. Ps 22, 7.

face de Dieu, alors ils s'ouvrent à la miséricorde substantielle de Dieu, du Père, ils s'ouvrent à son amour paternel, et c'est cet amour du Père qui les saisit et les prend complètement pour qu'ils soient « un » avec lui. Tant que nous avons encore un certain sens de ce que nous sommes (nous ne sommes pas si bêtes, nous sommes tout de même capables d'aimer, nous avons certaines richesses), et donc tant que nous ne sommes pas radicalement pauvres en face de Dieu, il y a toujours en nous un petit pharisien qui est satisfait de lui. De fait, nous sommes tous un peu satisfaits de nous-mêmes : après tout, on n'est pas si mal, il y en a beaucoup qui sont moins bien que nous... Certes il ne faut pas tomber dans l'excès inverse : « Je ne suis qu'un pauvre type, le dernier des derniers, je n'ai rien du tout ! ». Humainement, face aux autres hommes, ce n'est pas vrai, on a toujours des qualités. Mais en face de Dieu, on n'est rien, parce que tout ce qu'il y a de bon en nous vient de Dieu : nous avons tout reçu de lui. On peut donc, en face de Dieu, être dans cette nudité intérieure qui est la pauvreté : on n'a rien à soi, tout vient de Dieu. Il est très important de comprendre cela, parce que c'est cela qui supprime radicalement toute jalousie. Quand vraiment on peut vivre, sous le souffle de l'Esprit Saint, de cette nudité absolue, alors on ne peut plus être jaloux. Si tout ce que nous avons de bon vient de Dieu, et si tout ce qu'il y a de bon chez le voisin vient aussi de Dieu, allons-nous être jaloux de la miséricorde de Dieu ? Allons-nous être jaloux de ce que Dieu rend quelqu'un plus pauvre que nous pour pouvoir se donner ? Car on ne se donne qu'aux pauvres.

L'Esprit Saint agit donc en nous par le don de crainte pour nous faire saisir qu'en face de Dieu nous ne sommes rien et que tout ce que nous avons de bien vient de Dieu. Nous lui remettons alors tout et nous sommes entièrement abandonnés, comme un pauvre, « comme un petit enfant contre sa mère »⁵⁵, comme un enfant complètement abandonné, complètement remis, comme un tout-petit. « Si vous ne devenez pas comme des tout-petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu »⁵⁶ ; donc, si vous n'entrez pas dans cet abandon intérieur complet, sous le souffle de l'Esprit Saint, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu. C'est la béatitude des pauvres qui nous fait entrer dans le Royaume de Dieu, et la béatitude des pauvres nous fait connaître du dedans, nous fait vivre, cette miséricorde paternelle qui est donnée à travers le cœur du Christ s'écriant : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». On éprouve cet abandon, on sait qu'on n'est rien et on a l'impression que Dieu se tait, qu'il ne s'occupe plus de nous. Mais tout

55. *Ps* 131, 2 ; cf. *Os* 11, 4 : « J'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson contre leur joue... ». On pense ici à ce que disait la petite Thérèse à la fin de sa vie : « Cette parole de Job : 'Quand bien même Dieu me tuerait, j'espérerais encore en lui' [*Jb* 13, 15] m'a ravie dès mon enfance. Mais j'ai été longtemps avant de m'établir à ce degré d'abandon. Maintenant j'y suis : le bon Dieu m'y a mise, il m'a prise dans ses bras et m'a posée là » (*Carnet jaune*, 7 juillet).

56. *Mt* 18, 3 ; *Mc* 10, 15.

cela, ce sont des impressions ; au plus intime de notre foi, nous savons que c'est au moment même où nous vivons cela que la marque de l'amour de Dieu sur nous est la plus forte, parce que Dieu peut alors faire de nous ce qu'il veut : nous lui sommes entièrement remis. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». L'espérance du cœur de Marie, à ce moment-là, est vraiment toute divine, c'est l'espérance de la femme pauvre qui n'a plus rien à elle, puisque son unique trésor, Jésus, semble vidé de ce qu'il y a de plus fort en lui, son lien avec le Père, et qu'il se remet à elle pour qu'elle vive le même mystère.

Il faut contempler l'intimité du cœur de Jésus et du cœur de Marie dans cet abandon suprême, vécu par Marie dans cette espérance toute pure. Nous ne pouvons pas, par nous-mêmes, nous mettre dans cet état-là, mais nous pouvons le demander, et même nous devons demander de connaître au plus intime de notre cœur ce dépouillement le plus total de tout nous-mêmes pour que Jésus puisse faire de nous tout ce qu'il veut. Autrement dit, nous devons demander à Dieu de nous purifier du petit pharisien qui est en nous. Le pharisien, c'est celui qui est satisfait de lui-même, qui est content d'être ce qu'il est, et qui, par le fait même, est complètement fermé à la miséricorde ; tandis que celui qui vit cette pauvreté radicale parce qu'il se met à la place du publicain, de celui qui se sait pécheur et qui a honte de son péché, celui-là se remet alors entièrement entre les mains du Père qui seul peut le sauver. Il sait que ce n'est pas par des actes qu'il peut se sauver, que seul le Père peut le sauver. Celui-là est grand aux yeux de Dieu, mais à ses propres yeux, il a accepté de n'être rien et « moins que rien », parce qu'il est pécheur.

On comprend alors ce qu'est l'obéissance chrétienne : vivre ce que Jésus a vécu quand il était sur la Croix, ne plus s'appuyer en rien sur soi-même. S'appuyer sur soi-même, sur sa propre force, sur ses mérites, sur ce qu'on a fait, c'est mettre une limite à la miséricorde de Dieu. Il faut au contraire reconnaître que tout cela est l'action de l'Esprit Saint en nous, que cela ne nous appartient pas, que c'est Dieu en nous. Allons donc, si j'ose dire, jusqu'au bout de *Dieu en nous*. Et *Dieu en nous*, si c'est vraiment Dieu, c'est celui qui est notre Créateur et, plus profondément encore, celui qui est notre Rédempteur, notre Sauveur. On accepte alors le dépouillement total, comme Marie et à sa suite. C'est quelque chose qui ne se dit pas, qui ne peut pas se dire, parce que le pauvre ne parle pas. Le pauvre qui vit la pauvreté radicale s'ignore. Se connaître, c'est encore une richesse ; s'ignorer est quelque chose d'autrement plus grand ! S'ignorer, c'est le propre du pauvre : il s'ignore pour laisser toute la place à la lumière divine, à la lumière du Père, et il ne veut plus se regarder que dans la lumière du Père.